

Extraits du corpus

Généralement, quand on parle de poésie, on pense plutôt à la poésie lyrique. Et, c'est le registre que l'on retient chez la plupart des grands poètes français, tant leurs œuvres s'identifient à ce genre. Pourtant, les auteurs de notre corpus ont parfois mêlé, à des degrés différents, trois registres dans leur œuvre : *la poésie lyrique, la poésie épique et la poésie satirique*.

1.1. La poésie lyrique et l'expression du « JE »

Comme nous l'avons vu précédemment, la poésie lyrique est l'expression personnelle des sentiments du poète, qui chante ses émotions, ses aspirations, ses joies et ses peines. Elle implique de rentrer en soi, de s'observer soi-même et d'écouter les palpitations de son cœur et de son âme. Elle est donc marquée par la présence de la première personne grammaticale « je », mais aussi « me, moi, mon, nous, etc. ». Très souvent, cette poésie est adressée à l'être aimé ou à une autre personne très chère (parent, enfant, ami, etc.) qui apparaît à la deuxième personne grammaticale. Mais, la poésie lyrique tend à l'universalité, car le poète développe des thèmes concernant tous les hommes dont il se fait l'interprète. Elle repose sur l'empathie créée par le poète avec le lecteur.

La poésie lyrique est le chant de l'âme. Elle exprime des sentiments heureux (la joie d'aimer, le bonheur, etc.) ou bien des sentiments élegiaques (la mélancolie, la tristesse, la plainte, l'absence, la douleur, etc.) (*Voir Le Saviez-vous N°4*). L'amour est son thème par excellence : il s'agit le plus souvent d'un amour malheureux, déçu ou contrarié. Le poète évoque alors ses troubles, ses regrets, sa rage ou son désespoir. Tous les degrés de la souffrance amoureuse sont régulièrement convoqués. Mais, la poésie lyrique aborde non seulement des thèmes liés à la vie affective du poète, mais aussi des thèmes en rapport avec le monde qui l'entoure (la nature, la fuite du temps, etc.) ou avec son évasion vers l'imaginaire (quête d'un idéal).

Le poème lyrique se caractérise par :

- des pronoms personnels et possessifs de la 1^{ère} personne,
- le lexique du sentiment,
- des apostrophes, invocations, exclamations,
- une ponctuation expressive,
- de nombreuses figures de rhétorique (images, métaphores, etc.),
- des effets musicaux (allitérations, assonances, etc.).

Le poème lyrique n'a pas de versification particulière. Il existe une très grande variété formelle qui contribue largement à faire évoluer les ressources de la métrique. D'autre part, il est passé de la forme versifiée à la prose, comme nous le verrons avec Baudelaire ou

Rimbaud. Créé par Aloysius Bertrand, avec *Gaspard de la nuit* (1842), le poème en prose est un poème qui prend la forme d'un texte en prose, bref, formant une unité, ayant les caractéristiques de la poésie versifiée et caractérisé par sa gratuité : en effet, il ne vise pas à raconter une histoire, ni à transmettre une information, mais il recherche uniquement un effet poétique.

N°1 : Ronsard lyrique

Pierre de Ronsard, ayant le projet de redonner à la poésie sa fonction encomiastique (c'est-à-dire de « célébration ») et divine dont elle a hérité de l'Antiquité, fait paraître, de 1550 à 1552, les quatre premiers livres de ses *Odes*, dans lesquelles ils chantent aussi bien les grands personnages que la vie privée. Il y ajoutera un cinquième livre en 1552 et les remaniera jusqu'en 1584. Les vers présentent une stricte alternance de rimes féminines et masculines, facilitant ainsi la mise en musique.

A la manière de Pindare, certaines odes, considérées par la plupart des critiques comme grandiloquentes ou pédantesques, proposent aux grands personnages le spectacle fabuleux de leur élévation au rang de dieux : on parle alors d'*odes pindariques* ; d'autres, à la manière d'Horace, choisissent leurs interlocuteurs dans la Nature (la Fontaine Bellerie, la forêt de Gastine, les roses et d'autres fleurs, l'alouette, etc.), sont appelées *odes horaciennes* ; enfin, d'autres plus conformes à son tempérament, inspirées d'Anacréon, sont appelées *odes anacréontiques*. Relisons *A la forêt de Gastine* :

Extrait : A la forêt de Gastine, in Odes

*Couché sous tes ombrages verts,
Gastine, je te chante
Autant que les Grecs, par leurs vers
La forêt d'Érymanthe :*

*Car, malin, celer je ne puis
À la race future
De combien obligé je suis
À ta belle verdure,*

*Toi qui, sous l'abri de tes bois,
Ravi d'esprit m'amuses ;
Toi qui fais qu'à toutes les fois
Me répondent les Muses ;*

*Toi par qui de l'importun soin
Tout franc je me délivre,
Lorsqu'en toi je me perds bien loin,
Parlant avec un livre.*

*Tes bocages soient toujours pleins
D'amoureuses brigades
De Satyres et de Sylvains,*

La crainte des Naiades !

*En toi habite désormais
Des Muses le collège,
Et ton bois ne sente jamais
La flamme sacrilège !*

Parmi les thèmes traditionnels du lyrisme, Ronsard reprend le « carpe diem » de l'épicurisme latin (*Voir Clin d'œil N°4*). Par exemple, dans le très célèbre poème *Quand vous serez bien vieille*, il mêle le registre amoureux à celui du temps pour insister sur la vanité du monde et la fuite du temps.

Extrait : Quand vous serez bien vieille, in Poésies pour Hélène

*Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant,
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.*

*Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de Ronsard ne s'aïlle réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.*

*Je serai sous la terre, et fantôme sans os :
Par les ombres Myrtheux je prendrai mon repos.
Vous serez au foyer une vieille accroupie,*

*Regrettant mon amour, et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.*

N°2 : Hugo lyrique

Les *Contemplations* sont un recueil de 158 poèmes composés entre 1830 et 1855, organisé en deux parties : *Autrefois* et *Aujourd'hui*. Véritable œuvre de deuil, il est un hommage de Victor Hugo à sa fille Léopoldine, morte noyée avec son mari, dans la Seine. C'est un recueil où le lyrisme amoureux se mêle au lyrisme de la nature, comme on peut le constater dans le poème suivant, où l'on retrouve l'image traditionnelle de la femme dans sa beauté en communication avec la nature.

Extrait : Les contemplations, XXI

*Elle était déchaussée, elle était décoiffée,
Assise, les pieds nus, parmi les joncs penchants ;
Moi qui passais par-là, je crus voir une fée,
Et je lui dis : Veux-tu t'en venir dans les champs ?
Elle me regarda de ce regard suprême
Qui reste à la beauté quand nous en triomphons,*

*Et je lui dis : Veux-tu, c'est le mois où l'on aime,
Veux-tu nous en aller sous les arbres profonds ?*

*Elle essuya ses pieds à l'herbe de la rive ;
Elle me regarda pour la seconde fois,
Et la belle folâtre alors devint pensive.
Oh ! comme les oiseaux chantaient au fond des bois !*

*Comme l'eau caressait doucement le rivage !
Je vis venir à moi, dans les grands roseaux verts,
La belle fille heureuse, effarée et sauvage,
Ses cheveux dans ses yeux, et riant au travers.*

Victor Hugo a écrit, entre 1855 et 1876, une œuvre monumentale, composée en alexandrins, pour dépeindre l'histoire et l'évolution de l'humanité, *La Légende des Siècles*. Mais, s'il souffle tout au long de cette œuvre une tonalité épique, on trouve aussi des poèmes satiriques ou lyriques. En cela, Hugo reste fidèle à l'alliance du grotesque et du sublime qu'il a toujours prôné. Dans cette œuvre, figurent donc des poèmes lyriques, comme, par exemple, *L'Echafaud*, dans lequel Hugo dénonce la barbarie de la peine de mort qu'il a toujours combattue. Face à la présentation terrifiante de l'échafaud, monstre maléfique et sanguinaire, apparaît la figure isolée du poète, témoin critique qui réproche l'admiration de la foule. Il nous fait vibrer par l'expression de ses émotions et de ses sentiments personnels.

Extrait : L'Echafaud, in La légende des Siècles

*C'était fini.
Splendide, étincelant, superbe,
Luisant sur la cité comme la faux sur l'herbe,
Large acier dont le jour faisait une clarté,
Ayant je ne sais quoi dans sa tranquillité
De l'éblouissement du triangle mystique,
Pareil à la lueur au fond d'un temple antique,
Le fatal couperet relevé triomphait.
Il n'avait rien gardé de ce qu'il avait fait
Qu'une petite tache imperceptible et rouge.*

*Le bourreau s'en était retourné dans son bouge ;
Et la peine de mort, remmenant ses valets,
Juges, prêtres, était rentrée en son palais,
Avec son tombereau terrible dont la roue,
Silencieuse, laisse un sillon dans la boue
Qui se remplit de sang sitôt qu'elle a passé.
La foule disait : bien ! car l'homme est insensé,
Et ceux qui suivent tout, et dont c'est la manière,
Suivent même ce char et même cette ornière.*

*J'étais là. Je pensais. Le couchant empourprait
Le grave Hôtel de Ville aux luttres toujours prêt,
Entre Hier qu'il médite et Demain dont il rêve.
L'échafaud achevait, resté seul sur la Grève,
Sa journée, en voyant expirer le soleil.*

*Le crépuscule vint, aux fantômes pareil.
Et j'étais toujours là, je regardais la hache,
La nuit, la ville immense et la petite tache.*

(...)

N°3 : Baudelaire lyrique

Poète inclassable, Baudelaire est nourri au romantisme, tourné vers le classicisme et à la croisée entre le Parnasse et le Symbolisme, dont il est considéré comme le fondateur. Par exemple, il condense les aspirations essentielles du Parnasse, dans le sonnet *La Beauté (Les Fleurs du mal)*.

Dans *Les Fleurs du mal*, son unique recueil en vers, Baudelaire livre pratiquement toute sa production (150 poèmes), de 1840 à 1867, date de sa mort. Il y introduit la notion de beauté dans la laideur et y prône l'esthétique du laid. Ainsi, juxtapose-t-il une réalité souvent crue ou triviale à la beauté la plus indicible. Ce recueil déborde de lyrisme, comme le prouve la surabondance des marques de la première personne. On y retrouve les thèmes chers aux romantiques, comme l'amour, la mort, la fuite du temps, auxquels s'ajoutent le spleen (*Voir le Clin d'œil N°5*), les correspondances, le masochisme, l'érotisme, le vice ou bien la putréfaction. A sa publication, ce recueil a été condamné pour offense à la morale publique, car, à de nombreuses reprises, Baudelaire y évoque, dans un lyrisme teinté d'un certain érotisme, ses relations amoureuses, notamment celle avec Jeanne Duval, jeune métisse qu'il surnomme sa Vénus noire. Relisons le poème *Le Serpent qui danse*, dans lequel il peint l'amour charnel et passionnel entre lui et sa muse. Jeanne y apparaît comme une véritable « fleur du mal » : elle est, tour à tour, celle qui se donne et celle qui se refuse ; elle est à la fois sensuelle et enfant ; enfin, elle apporte plaisir et danger.

Extrait : Le serpent qui danse, in Les Fleurs du Mal,

*Que j'aime voir, chère indolente,
De ton corps si beau,
Comme une étoffe vacillante,
Miroiter la peau !*

*Sur ta chevelure profonde
Aux âcres parfums,
Mer odorante et vagabonde
Aux flots bleus et bruns,*

*Comme un navire qui s'éveille
Au vent du matin,
Mon âme rêveuse appareille
Pour un ciel lointain.*

*Tes yeux où rien ne se révèle
De doux ni d'amer,
Sont deux bijoux froids où se mêlent
L'or avec le fer.*

*A te voir marcher en cadence,
Belle d'abandon,
On dirait un serpent qui danse
Au bout d'un bâton.*

*Sous le fardeau de ta paresse
Ta tête d'enfant
Se balance avec la mollesse
D'un jeune éléphant,*

*Et ton corps se penche et s'allonge
Comme un fin vaisseau
Qui roule bord sur bord et plonge
Ses vergues dans l'eau.*

*Comme un flot grossi par la fonte
Des glaciers grondants,
Quand l'eau de ta bouche remonte
Au bord de tes dents,*

*Je crois boire un vin de bohême,
Amer et vainqueur,
Un ciel liquide qui parsème
D'étoiles mon cœur !*

Le Spleen de Paris (ou Les Petits poèmes en prose) est le pendant des *Fleurs du Mal*. Il représente la dernière tentative de Baudelaire pour accéder à une écriture libre et poétique, pour parvenir à son rêve esthétique qui est la rencontre magique de l'insolite et du quotidien. Pour ce faire, celui-ci reprend les thèmes qui lui sont chers (l'évasion, les femmes, le temps, etc.) auxquels il ajoute d'autres thèmes liés au monde contemporain, comme la foule et la ville, ainsi que les pauvres. Dans ce recueil, son lyrisme s'écarte de plus en plus du lyrisme romantique. Il évolue vers un lyrisme qui n'est plus l'expression des sentiments du « Je », mais « un lyrisme impersonnel » qui laisse la place à la description de l'autre dont l'auteur prend en charge les sentiments par empathie. Nous retrouvons un exemple de ce lyrisme dans *Le vieux saltimbanque*, dont voici un extrait :

Extrait : Le vieux saltimbanque, in Le Spleen de Paris

(...) Au bout, à l'extrême bout de la rangée de baraques, comme si, honteux, il s'était exilé lui-même de toutes ces splendeurs, je vis un pauvre saltimbanque, voûté, caduc, décrépité, une ruine d'homme, adossé contre un des poteaux de sa cahute ; une cahute plus misérable que celle du sauvage le plus abruti, et dont deux bouts de chandelles, coulants et fumants, éclairaient trop bien encore la détresse.

Partout la joie, le gain, la débauche ; partout la certitude du pain pour les lendemains ; partout l'explosion frénétique de la vitalité. Ici la misère absolue, la misère affublée, pour comble d'horreur, de haillons comiques, où la nécessité, bien plus que l'art, avait introduit le contraste. Il ne riait pas, le misérable ! Il ne pleurait pas, il ne dansait pas, il ne gesticulait pas, il ne criait pas ; il ne chantait aucune chanson, ni gaie ni lamentable, il n'implorait pas. Il était muet et immobile. Il avait renoncé, il avait abdiqué. Sa destinée était faite.

Mais quel regard profond, inoubliable, il promenait sur la foule et les lumières, dont le flot mouvant s'arrêtait à quelques pas de sa répulsive misère ! Je sentis ma gorge serrée par la main terrible de l'hystérie, et il me sembla que mes regards étaient offusqués par ces larmes rebelles qui ne veulent pas tomber.

Que faire ? À quoi bon demander à l'infortuné quelle curiosité, quelle merveille il avait à montrer dans ces ténèbres puantes, derrière son rideau déchiqueté ? En vérité, je n'osais ; et, dût la raison de ma timidité vous faire rire, j'avouerai que je craignais de l'humilier. Enfin, je venais de me résoudre à déposer en passant quelque argent sur une de ses planches, espérant qu'il devinerait mon intention, quand un grand reflux de peuple, causé par je ne sais quel trouble, m'entraîna loin de lui.

Et, m'en retournant, obsédé par cette vision, je cherchai à analyser ma soudaine douleur, et je me dis : Je viens de voir l'image du vieil homme de lettres qui a survécu à la génération dont il fut le brillant amuseur ; du vieux poète sans amis, sans famille, sans enfants, dégradé par sa misère et par l'ingratitude publique, et dans la baraque de qui le monde oublieux ne veut plus entrer !

N°4 : Verlaine lyrique

Verlaine a publié une dizaine de courts recueils entre 1866 et 1890, mais il a écrit l'essentiel de ses poèmes entre 22 et 35 ans. Son premier recueil *Les Poèmes saturniens* (1866) regroupe 25 poèmes dans lesquels, se plaçant sous l'égide de Saturne, il cultive une tonalité mélancolique qui fait de certains poèmes des incontournables de la poésie lyrique. Il y célèbre l'amour, comme par exemple celui qu'il a éprouvé pour sa sœur adoptive Elisa qui a repoussé affectueusement ses avances. Dans *Nevermore*, il se résigne à abandonner cet amour. Le « JE » apparaît avec toute sa sensualité, sa tendresse et sa mélancolie. On y découvre aussi une caractéristique de la poésie verlainienne : le recours permanent au vocabulaire musical.

Extrait : Nevermore, in Les poèmes saturniens,

*Allons, mon pauvre cœur, allons, mon vieux complice,
Redresse et peins à neuf tous tes arcs triomphaux ;
Brûle un encens ranci sur tes autels d'or faux ;
Sème de fleurs les bords béants du précipice ;
Allons, mon pauvre cœur, allons, mon vieux complice !*

*Pousse à Dieu ton cantique, ô chantré rajeuni ;
Entonne, orgue enrroué, des Te Deum splendides ;
Vieillard prématuré, mets du fard sur tes rides ;
Couvre-toi de tapis mordorés, mur jauni ;
Pousse à Dieu ton cantique, ô chantré rajeuni.*

*Sonnez, grelots ; sonnez, clochettes ; sonnez, cloches !
Car mon rêve impossible a pris corps, et je l'ai
Entre mes bras pressé : le Bonheur, cet ailé
Voyageur qui de l'Homme évite les approches,
— Sonnez, grelots ; sonnez, clochettes ; sonnez, cloches !*

*Le Bonheur a marché côte à côte avec moi ;
Mais la FATALITE ne connaît point de trêve :*

*Le ver est dans le fruit, le réveil dans le rêve,
Et le remords est dans l'amour : telle est la loi.
— Le Bonheur a marché côte à côte avec moi.*

Dans *Romances sans paroles* (1874), Verlaine a rassemblé 21 poèmes écrits dans les années tumultueuses de sa vie passionnelle avec Arthur Rimbaud (*Voir Le Saviez-vous N°5*). Le célèbre poème *Il pleure dans mon cœur* est une variation sur la mélancolie : la transparence de l'eau et la limpidité des vers se fondent pour traduire le vide d'une conscience en proie au spleen. La mélancolie l'emporte sur la raison. Notons que ce poème, plein de douceur musicale, appartient à la section *Ariettes oubliées* (encore un terme musical !).

Extrait : Il pleut doucement sur la ville, in *Romances sans paroles*,

*Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville ;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?*

*Ô bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie
Ô le chant de la pluie !*

*Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi ! nulle trahison ?...
Ce deuil est sans raison.*

*C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine !*

Avec une vie, en complète rupture avec la morale bourgeoise de son époque (bisexuel, clochard et alcoolique, auteur de poèmes érotiques, voire pornographiques), Verlaine est devenu, comme Rimbaud, une figure emblématique du poète maudit. Il a écrit un ouvrage, intitulé *Les Poètes maudits*, en 1884 (augmenté en 1888), où il recense des poètes tels que Tristan Corbière ou Stéphane Mallarmé, ainsi que lui-même sous le nom *Pauvre Lélian* (anagramme de Paul Verlaine).

N°5 : Rimbaud lyrique

Rimbaud, l'enfant terrible de la littérature, est l'un des précurseurs du Symbolisme français. Poète précoce, il a écrit toute son œuvre avant l'âge de 20 ans. Dans un premier temps, il a été l'admirateur des poètes romantiques et ses premières poésies (comme *Ma Bohème*) reflétaient l'héritage de leur lyrisme, où le moi est affiché et débordant, avec une prolifération de marques de la première personne. Par la suite, Rimbaud s'est insurgé contre le lyrisme

romantique fondé sur la subjectivité et l'introspection sentimentale (comme dans *Le Dormeur du val*, où la chute rompt avec ce type de lyrisme). Il s'en est démarqué en prônant un lyrisme plus large, celui de l'expression d'un sentiment personnel, d'une voix, qui aurait une tonalité affective sans pour autant confondre le sujet du poème avec le moi du poète. En proclamant « Je est un autre », il a ouvert la voie à ce qu'on a appelé « le lyrisme de l'altérité ».

Une saison en enfer est un recueil de poèmes en prose que Rimbaud a rédigé en juillet 1873, après sa rupture avec Verlaine (*Voir Le Saviez-vous N°5*). Présenté comme une autobiographie poétique où l'auteur-narrateur se traite lui-même comme un personnage déprécié et haï, c'est un réquisitoire haineux contre la société du XIX^{ème} siècle qui enferme l'individu, contre ses valeurs et contre l'Église. Il y raconte ses échecs, ses souffrances, ses désillusions, ses doutes, mais aussi ses espoirs. Le lyrisme y est bien présent : le « je » sature le texte, mais y occupe une place instable ; il est dédoublé et bascule sans cesse du « sujet lyrique » au « je biographique », de celui qui vit l'aventure poétique à celui qui la raconte ». En effet, Rimbaud a toujours essayé, dans ses poèmes, d'effacer ou de brouiller les références biographiques propres à en éclairer le sens. Ainsi, sa poésie n'est-elle impersonnelle qu'en apparence. Plusieurs textes apparaissent comme la transposition plus ou moins explicite de son vécu personnel, comme le poème *L'éclair*, écrit pendant sa liaison orageuse avec Verlaine.

Extrait : L'Eclair, in Saison en enfer

*Le travail humain ! c'est l'explosion qui éclaire mon abîme de temps en temps.
« Rien n'est vanité ; à la science, et en avant ! »* crie l'Éclésiaste moderne, c'est-à-dire Tout le monde. Et pourtant les cadavres des méchants et des fainéants tombent sur le cœur des autres... Ah ! vite, vite un peu ; là-bas, par delà la nuit, ces récompenses futures, éternelles... les échappons-nous ?...
— Qu'y puis-je ? Je connais le travail ; et la science est trop lente. Que la prière galope et que la lumière gronde... je le vois bien. C'est trop simple, et il fait trop chaud ; on se passera de moi. J'ai mon devoir, j'en serai fier à la façon de plusieurs, en le mettant de côté.
Ma vie est usée. Allons ! feignons, fainéantons, ô pitié ! Et nous existerons en nous amusant, en rêvant amours monstres et univers fantastiques, en nous plaignant et en querellant les apparences du monde, saltimbanque, mendiant, artiste, bandit, — prêtre ! Sur mon lit d'hôpital, l'odeur de l'encens m'est revenue si puissante ; gardien des aromates sacrés, confesseur, martyr...
Je reconnais là ma sale éducation d'enfance. Puis quoi !... Aller mes vingt ans, si les autres vont vingt ans... Non ! non ! à présent je me révolte contre la mort ! Le travail paraît trop léger à mon orgueil : ma trahison au monde serait un supplice trop court. Au dernier moment, j'attaquerais à droite, à gauche...
Alors, — oh ! — chère pauvre âme, l'éternité serait-elle pas perdue pour nous !

Illuminations est un recueil de 57 poèmes, en prose ou en vers libres, écrits entre 1872 et 1875, rassemblés et publiés après sa mort. On y trouve une autre caractéristique de la poésie de Rimbaud : l'utilisation du merveilleux et l'allégorie, car, à l'inverse des romantiques qui décrivent objectivement les phénomènes naturels, Rimbaud les transfigure. Le merveilleux lyrique envahit le texte. Ainsi, dans le poème *Aube*, l'aube devient une déesse personnifiée jusqu'à l'allégorie.

Extrait : Aube, in Illuminations

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. À la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

N°6 : Heredia et le refus du lyrisme

Heredia est l'un des maîtres du mouvement parnassien qui, en réaction contre un lyrisme romantique jugé excessif, pose l'idéal d'une poésie impersonnelle et maîtrisée. Les parnassiens, dont Lecomte de L'Isle est le chef de file, considèrent que la recherche de la beauté suffit à elle-même, en dehors de toute considération intime et politique. Ils réhabilitent le sonnet, car son art est difficile. Pour eux, l'écriture poétique permet de sublimer le monde qui nous entoure à l'aide des moyens de la versification et des procédés rhétoriques et stylistiques qui sont les outils du poète. Ils adhèrent au concept de l'art pour l'art, énoncé par Théophile Gautier, en écrivant des œuvres totalement gratuites, débarrassées des revendications sociales et politiques des romantiques. Ils aiment la forme pour elle-même et non pour ce qu'elle exprime. En favorisant la distance et l'objectivité, ils sont entraînés vers des thèmes tels que l'Antiquité, l'histoire, les mythes et les légendes.

Les Trophées est un recueil de poésies parnassiennes, dans lequel Heredia suit deux principes : l'impersonnalité et le refus de tomber dans le lyrisme, ainsi que le travail poétique assidu visant à la perfection de la forme. Pour donner une idée de cette poésie sans lyrisme, relisons le poème *La Dogaresse*, dans la partie *Le Moyen Age et la Renaissance*:

Extrait : La Dogaresse, in Les Trophées

*Le palais est de marbre où, le long des portiques,
Conversent des seigneurs que peignit Titien,
Et les colliers massifs au poids du marc ancien
Rehaussent la splendeur des rouges dalmatiques.*

*Ils regardent au fond des lagunes antiques,
De leurs yeux où reluit l'orgueil patricien,
Sous le pavillon clair du ciel vénitien
Étinceler l'azur des mers Adriatiques.*

*Et tandis que l'essaim brillant des Cavaliers
Traîne la pourpre et l'or par les blancs escaliers
Joyeusement baignés d'une lumière bleue,*

*Indolente et superbe, une Dame, à l'écart,
Se tournant à demi dans un flot de brocart,
Sourit au négrillon qui lui porte la queue.*

**La dogaresse est l'épouse du doge, chef de la République de Venise*

1.2 La poésie épique et l'éloge du « Il »

Si la poésie lyrique est celle qui est la plus utilisée par les poètes français et, notamment, par les poètes de notre corpus, ceux-ci se sont aussi essayés à la poésie épique. Comme nous l'avons vu précédemment, le poème épique est destiné à faire l'éloge d'un peuple ou d'un héros. Il est donc centré sur la troisième personne. Le poète s'efface devant son récit et les personnages qu'il met en scène. De plus, il a gardé les caractéristiques essentielles de l'épopée, d'où l'usage :

- de phrases longues et complexes,
- d'effets de symétrie et de parallélisme,
- de comparaisons et de métaphores,
- d'hyperboles et d'énumérations l'hyperboliques,
- de termes empruntés à l'Antiquité grecque ou aux grandes épopées,
- d'effets d'emphase et d'amplification,
- de la gradation.

N°1 : Ronsard épique

Pierre de Ronsard était bien décidé à écrire dans tous les registres, En cela, il est resté fidèle au culte de la *varietas* qui, pour lui, caractérisait la beauté poétique. Il a donc eu le projet d'écrire une grande épopée, *La Franciade*, mais celle-ci ne fut jamais terminée. C'était une épopée à la gloire de la France qui avait pour thème l'histoire de Francien (ou Francus), prétendu fils d'Hector échappé à la guerre de Troie et qui aurait été à l'origine de la nation française. Elle devait donc retracer les aventures de ce Francus et l'histoire des rois de France jusqu'à Charles Martel, en décasyllabes. Mais, il ne fit paraître, en 1572, que 4 livres sur les 24 prévus, s'arrêtant à l'histoire de Pépin le Bref. La préface de cet ouvrage figure dans *Œuvres Choisies*.

Si Ronsard n'a pas réalisé la grande épopée dont il rêvait, il a néanmoins utilisé le registre épique dans le reste de son œuvre, comme dans le poème suivant, dont nous donnons un extrait :

Extrait : Au roy Henri II, in Le Bocage royal

*Quand le jeune phenix sur son espale tendre
Porte le lict funebre et l'odoreuse cendre,
Relique de son pere, et plante en appareil
Le tombeau paternel au Temple du Soleil,
Les oyseaux esbahis en quelque part qu'il nage*

*De ses ailes ramant, admirent son image,
Non pour luy voir le corps de mille couleurs peint,
Non pour le voir si beau, mais pource qu'il est saint,
Oyseau religieux aux manes de son pere,
Tant de la pieté Nature, bonne mere,
A planté, dès le naistre, en l'air et dans les eaux
La vivace semence ès coeurs des animaux !
Donques le peuple suit les traces de son maistre :
Il pend de ses façons, il l'imité, et veut estre
Son disciple, et tousjours pour exemple l'avoir,
Et se former en luy ainsi qu'en un miroir.
Cela que le soudart aux espales ferrées,
Que le cheval flanqué de bardes acerées,
Ne peut faire par force, amour le fait seulet,
Sans assembler ny camp ny vestir corcelet.
Les vassaux et les rois de mutuels offices
Se combattent entr'eux, les vassaux par services,
Les roys par la bonté : le peuple desarmé
Aime toujours son roy quand il s'en voit aimé.
Il sert d'un franc vouloir, quand il est necessaire
Qu'on le fasse servir : plus un roy debonnaire
Luy veut lascher la bride, et moins il est outré,
Plus luy-mesmes la serre, et sert de son bon gré,
Se met la teste au joug sous lequel il s'efforce,
Qu'il secou'roit du col s'on luy mettoit par force.*

(...)

N°2 : Hugo épique

Dans *La Légende des Siècles*, Hugo consacre la première partie à ce qu'il appelle « les petites épopées ». En fait, le modèle épique était très en vogue chez les romantiques qui trouvaient là le moyen de joindre à une subjectivité exacerbée une objectivité permettant d'universaliser leur propos. Relisons un extrait du *Mariage de Roland*, dans lequel Hugo retrace le combat entre les deux chevaliers légendaires Roland et Olivier. Il y concentre de nombreux effets épiques.

Extrait : Le mariage de Roland, in La Légende des siècles

*Ils se battent - combat terrible! - corps à corps.
Voilà déjà longtemps que leurs chevaux sont morts ;
Ils sont là seuls tous deux dans une île du Rhône.
Le fleuve à grand bruit roule un flot rapide et jaune,
Le vent trempe en sifflant les brins d'herbe dans l'eau.
(...)
Ils luttent de si près avec de sourds murmures,
Que leur souffle âpre et chaud s'empreint sur leurs armures ;
Le pied presse le pied ; l'île à leurs noirs assauts
Tressaille au loin ; l'acier mord le fer ; des morceaux
De heaume et de haubert, sans que pas un s'émeuve,*

*Sautent à chaque instant dans l'herbe et dans le fleuve ;
Leurs brassards sont rayés de longs filets de sang
Qui coule de leur crâne et dans leurs yeux descend.
Soudain, sire Olivier, qu'un coup affreux démasque,
Voit tomber à la fois son épée et son casque.
Main vide et tête nue, et Roland l'œil en feu !
(...)*

*Le combat les enivre, il leur revient au cœur
Ce je ne sais quel dieu qui veut qu'on soit vainqueur,
Et qui, s'exaspérant aux armures frappées,
Mêle l'éclair des yeux aux lueurs des épées.
Ils combattent, versant à flots leur sang vermeil.
(...)*

*Le duel reprend. La mort plane, le sang ruisselle.
Durandal heurte et suit Closamont ; l'étincelle
Jaillit de toutes parts sous leurs coups répétés.
L'ombre autour d'eux s'emplit de sinistres clartés.
Ils frappent ; le brouillard du fleuve monte et fume ;
Le voyageur s'effraie et croit voir dans la brume
D'étranges bûcherons qui travaillent la nuit.
Le jour naît, le combat continue à grand bruit ;
La pâle nuit revient, ils combattent ; l'aurore
Reparaît dans les cieux, ils combattent encore.
Nul repos. Seulement, vers le troisième soir,
Sous un arbre, en causant, ils sont allés s'asseoir ;
Puis ont recommencé.
(...)*

N°3 : Heredia épique

Les Trophées, seule œuvre de Heredia, retrace l'histoire de l'humanité. On a souvent dit à son propos, qu'elle était une nouvelle *Légende des siècles*, car on y retrouve le souffle épique des épopées, à la manière de l'œuvre d'Hugo. Par exemple, dans le poème *Les Conquistadors*, qui raconte l'histoire des conquistadores et des expéditions marines destinées à ouvrir de nouvelles routes et à découvrir de nouveaux pays, à la fin du XVII^e, Hérédia s'inscrit bien dans le registre épique (exploits de héros hors du commun dans des situations extraordinaires) et utilise bien les moyens de l'épopée : emploi du vocabulaire guerrier, vocabulaire valorisant, élan du rythme, figures d'amplification (hyperboles, gradation), pluriel sans articles.

Extrait : Les Conquistadors, in Les Trophées

*Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.*

*Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes*

Aux bords mystérieux du monde Occidental.

*Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;*

*Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.*

Dans *Les Trophées*, les thèmes sont bien ceux de l'épopée : situations et personnages exceptionnels, à l'apparence hors du commun et aux capacités physiques remarquables ; lieu de l'action hors normes ; époque généralement tourmentée par des guerres ou des complots. Il s'agit toujours d'impressionner le lecteur, afin de provoquer son admiration ou son enthousiasme. Il en est ainsi dans le poème *Soir de bataille*.

Extrait : Soir de bataille, in Les Trophées

*Le choc avait été très rude. Les tribuns
Et les centurions, ralliant les cohortes,
Humaient encor dans l'air où vibraient leurs voix fortes
La chaleur du carnage et ses âcres parfums.*

*D'un œil morne, comptant leurs compagnons défunts,
Les soldats regardaient, comme des feuilles mortes,
Au loin, tourbillonner les archers de Phraortes ;
Et la sueur coulait de leurs visages bruns.*

*C'est alors qu'apparut, tout hérissé de flèches,
Rouge du flux vermeil de ses blessures fraîches,
Sous la pourpre flottante et l'airain rutilant,*

*Au fracas des buccins qui sonnaient leur fanfare,
Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare,
Sur le ciel enflammé, l'Imperator sanglant.*

N°4 : Verlaine épique

Verlaine a joué sur tous les registres. Il a aussi mêlé le registre épique au registre satirique comme par exemple dans un très long poème des *Poèmes saturniens*, *La mort de Philippe II*, où l'épique se mêle à l'ironie. Dès le début du poème, le ton épique y est fortement marqué, comme les comparaisons homériques qui s'étendent à longueur de strophes.

Extraits : La mort de Philippe II, in Poèmes saturniens

*Le coucher d'un soleil de septembre ensablante
La plaine morne et l'âpre arête des sierras
Et de la brume au loin l'installation lente.*

*Le Guadarrama pousse entre les sables ras
Son flot hâtif qui va réfléchissant par places
Quelques oliviers nains tordant leurs maigres bras.*

*Le grand vol anguleux des éperviers rapaces
Raye à l'ouest le ciel mat et rouge qui brunit,
Et leur cri rauque grince à travers les espaces.*

*Despotique, et dressant au-devant du zénith
L'entassement brutal de ses tours octogones,
L'Escorial étend son orgueil de granit.*

*Les murs carrés, percés de vitraux monotones,
Montent droits, blancs et nus, sans autres ornements
Que quelques grils sculptés qu'alternent des couronnes.*

*Avec des bruits pareils aux rudes hurlements
D'un ours que des bergers navrent de coups de pioches
Et dont l'écho redit les râles alarmants,*

*Torrent de cris roulant ses ondes sur les roches,
Et puis s'évaporant en des murmures longs,
Sinistrement dans l'air du soir tintent les cloches.*

*Par les cours du palais, où l'ombre met ses plombs,
Circule — tortueux serpent hiératique —
Une procession de moines aux frocs blonds*

*Qui marchent un par un, suivant l'ordre ascétique,
Et qui, pieds nus, la corde aux reins, un cierge en main,
Ululent d'une voix formidable un cantique.*

(...)

*Dans le lit, un vieillard d'une maigreur insigne
Égrène un chapelet, qu'il baise par moment,
Entre ses doigts crochus comme des brins de vigne.*

*Ses lèvres font ce sourd et long marmottement,
Dernier signe de vie et premier d'agonie,
— Et son haleine pue épouvantablement.*

*Dans sa barbe couleur d'amarante ternie,
Parmi ses cheveux blancs où luisent des tons roux,
Sous son linge bordé de dentelle jaunie,*

*Avides, empressés, fourmillants, et jaloux
De pomper tout le sang malsain du mourant fauve,
En bataillons serrés vont et viennent les poux.*

*C'est le Roi, ce mourant qu'assiste un mire chauve,
Le Roi Philippe Deux d'Espagne, — saluez ! —
Et l'aigle autrichien s'effare dans l'alcôve,*

Et de grands écussons, aux murailles cloués,

*Brillant, et maints drapeaux où l'oiseau noir s'étale
Pendent de çà de là, vaguement remués !...*

(...)

N°5 : Rimbaud épique

Rimbaud n'est pas un poète épique et n'a pas comme les romantiques écrit de « petites épopées ». Cependant, il plane dans son œuvre un souffle épique qui accompagne sa poésie lyrique. En fait, poursuivant son entreprise de mise à distance du lyrisme romantique, Rimbaud érige souvent le « sujet lyrique » en héros épique, mais non pas comme les romantiques qui cherchent à universaliser leur propos, mais plutôt pour objectiver l'expérience individuelle. De plus, il prend le contre-pied de l'épopée romantique qui vise à donner une vision positive de l'humanité en voie de progrès, car il donne de ses héros une image dévalorisante, afin de clamer l'échec et le désespoir du « je » et du monde. C'est ainsi que dans *Jadis*, poème prologue d'*Une Saison en enfer*, le héros renie le Paradis pour réclamer la damnation et se complaît dans un monde de chaos. On retrouve dans ce poème des traits catégoriels de l'épopée : hyperboles, effets de parallélisme, emphase et gradation.

Extrait : *Jadis, in Une saison en enfer*

« Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient. Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. — Et je l'ai trouvée amère. — Et je l'ai injuriée. Je me suis armé contre la justice. Je me suis enfui. Ô sorcières, ô misère, ô haine, c'est à vous que mon trésor a été confié ! Je parvins à faire s'évanouir dans mon esprit toute l'espérance humaine. Sur toute joie pour l'étrangler j'ai fait le bond sourd de la bête féroce. J'ai appelé les bourreaux pour, en périssant, mordre la crosse de leurs fusils. J'ai appelé les fléaux, pour m'étouffer avec le sable, le sang. Le malheur a été mon dieu. Je me suis allongé dans la boue. Je me suis séché à l'air du crime. Et j'ai joué de bons tours à la folie. Et le printemps m'a apporté l'affreux rire de l'idiot. Or, tout dernièrement m'étant trouvé sur le point de faire le dernier couac ! j'ai songé à rechercher la clef du festin ancien, où je reprendrais peut-être appétit. La charité est cette clef. — Cette inspiration prouve que j'ai rêvé ! « Tu resteras hyène, etc..., » se récrie le démon qui me couronna de si aimables pavots. « Gagne la mort avec tous tes appétits, et ton égoïsme et tous les péchés capitaux. » Ah ! j'en ai trop pris : — Mais, cher Satan, je vous en conjure, une prunelle moins irritée ! et en attendant les quelques petites lâchetés en retard, vous qui aimez dans l'écrivain l'absence des facultés descriptives ou instructives, je vous détache ces quelques hideux feuillets de mon carnet de damné.

Cette compénétration de l'épique et du lyrisme se retrouve aussi dans *Illuminations*. Relisons *Barbare*, ce poème où Rimbaud met en scène la lutte fascinante et infinie des contraires pour créer un monde nouveau.

Extrait : *Barbare, in Illuminations*

*Bien après les jours et les saisons, et les êtres et les pays,
Le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques ; (elles n'existent pas.)*

Remis des vieilles fanfares d'héroïsme — qui nous attaquent encore le cœur et la tête — loin des anciens assassins —

Oh ! Le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques ; (elles n'existent pas)

Douceurs !

Les brasiers pleuvant aux rafales de givre, — Douceurs ! — les feux à la pluie du vent de diamants jetée par le cœur terrestre éternellement carbonisé pour nous. — Ô monde ! —

(Loin des vieilles retraites et des vieilles flammes, qu'on entend, qu'on sent,)

Les brasiers et les écumes. La musique, virement des gouffres et choc des glaçons aux astres.

Ô Douceurs, ô monde, ô musique ! Et là, les formes, les sueurs, les chevelures et les yeux, flottant. Et les larmes blanches, bouillantes, — ô douceurs ! — et la voix féminine arrivée au fond des volcans et des grottes arctiques. Le pavillon.....

1.3 La poésie satirique et la critique du « Il »

Les poètes français emploient aussi la poésie pour décrire le monde qui les entourent, afin d'enseigner quelque chose au lecteur ou de rénover son regard sur le monde, en la mêlant à la satire. Cette poésie satirique qu'ils pratiquent peut aussi inciter le lecteur à transformer la société, en lui transmettant leur engagement. Cette poésie engagée existait dès le début (Voir Ronsard), mais elle a pris véritablement son essor au XIX^e avec les romantiques, après la Révolution française. La poésie satirique comporte donc deux aspects : d'une part la dynamique du rire, d'autre part la volonté plus ou moins implicite de changer les choses. Le poète satirique doit veiller à un judicieux équilibre entre les deux pour ne tomber ni dans le rire gratuit, ni dans la leçon de morale.

Le poète satirique perçoit le monde autour de lui comme un désordre et une absurdité, où logique et vérité sont bafouées. Il refuse d'y adhérer et choisit de l'attaquer par le rire (ironie, humour, caricature, etc.). D'autre part, il ne se contente pas de rapporter les événements comme le fait le poète épique, il est omniprésent par sa subjectivité, puisqu'il éprouve colère, indignation, ou parfois seulement amusement. Mais, le poème satirique étant destiné à critiquer autrui, sa cible est donc à l'intérieur de son texte. Le poème satirique est donc centré, lui-aussi, sur la troisième personne. La satire implique une distance et un détachement.

De plus, comme la satire est une attaque railleuse, plus ou moins indignée, critiquant les défauts, les abus, les travers d'un homme, d'une classe sociale ou d'une époque, le poème satirique se caractérise par l'emploi de procédés rhétoriques particuliers :

- recours aux effets oratoires,
- utilisation de l'ironie et de l'humour,
- recours à la caricature,
- utilisation de l'amplification.

N°1 : Ronsard satirique

Si l'on a coutume de considérer Ronsard comme le maître de la poésie lyrique, force est de constater que la satire se développe spontanément chez lui, dès ses premières œuvres. En effet, déjà dans certaines odes, on retrouve la peinture des types moraux et sociaux comme

l'ambitieux, le courtisan ou le prélat mondain. D'autre part, Ronsard a donné un recueil de poèmes polissons et satiriques dans *Les Folastries* (1553), *Continuations des Amours* (1555-1556) et un recueil de satires intitulé *Discours* (1554-1556). Pour apprécier, le penchant pour la satire de Ronsard, relisons le poème suivant, où il fait la satire des courtisans :

Extrait : A Odet de Colligny, Cardinal de Chastillon, in Odes

Mais d'où vient cela, mon Odet ?

Si de fortune par la rue

Quelque courtisan je salue

Ou de la voix, ou du bonnet,

Ou d'un clin d'œil tant seulement,

De la teste, ou d'un autre geste,

Soudain par serment il proteste

Qu'il est à mon commandement :

Soit qu'il me trouve chez le Roy,

Soit que j'en sorte, ou qu'il y vienne,

Il met sa main dedans la mienne,

Et jure qu'il est tout à moy :

Mais quand un affaire de soin

Me presse à luy faire requeste,

Tout soudain il tourne la teste,

Et me delaisse à mon besoin :

Et si je veux ou l'aborder

Ou l'accoster en quelque sorte,

Mon courtisan passe une porte

Et ne daigne me regarder,

Et plus je ne luy suis cognu,

Ny mes vers, ny ma poesie,

Non plus qu'un estranger d'Asie,

Ou quelqu'un d'Afrique venu.

Mais vous, Prelat officieux,

Mon appuy, mon Odet, que j'aime

Mille fois plus ny que moy-mesme,

Ny que mon cœur, ny que mes yeux,

Vous ne m'en faices pas ainsi :

Car si quelque affaire me presse,

Librement à vous je m'adresse,

Et soudain vous en avez souci :

Vous avez soin de mon honneur,

Et voulez que mon bien prospere,

M'aimant tout ainsi qu'un bon pere,

Et non comme un rude seigneur :

*Sans me promettre à tous les coups
Ces monts, ces mers d'or ondoynes :
Telles bourdes trop impudantes
Sont, Odet, indignes de vous.*

*La raison (Prelat) je l'entens :
C'est que vous estes véritable,
Et non Courtisan variable,
Qui sert aux faveurs et au temps.*

N°2 : Hugo satirique

Victor Hugo a pratiqué tous les genres poétiques avec succès. Sa veine satirique s'épanche surtout dans *Les Châtiments*, dans lesquels il s'attaque au régime de Napoléon III qu'il a dû fuir dans l'exil. Mais, même dans les *Contemplations*, on trouve certains poèmes satiriques qui évoquent déjà *Les Châtiments*. Il ne s'agit plus là de s'attaquer au régime détesté, mais, par exemple, à ses anciens maîtres de rhétorique, auxquels il reproche une pratique servile et stérile de la littérature qui interdit l'expression libre de la pensée. Par exemple, dans l'extrait du poème *A propos d'Horace*, il parle de l'expérience qu'il a vécue au collège en ces termes :

Extrait : A propos d'Horace, in les Contemplations

*Marchands de grec ! marchands de latin ! cuistres ! dogues !
Philistins ! magisters ! je vous hais, pédagogues !
Car, dans votre aplomb grave, infaillible, hébété,
Vous niez l'idéal, la grâce et la beauté !
Car vos textes, vos lois, vos règles sont fossiles !
Car, avec l'air profond, vous êtes imbéciles !
Car vous enseignez tout, et vous ignorez tout !
Car vous êtes mauvais et méchants ! — Mon sang bout
Rien qu'à songer au temps où, rêveuse bourrique,
Grand diable de seize ans, j'étais en rhétorique !
Que d'ennuis ! de fureurs ! de bêtises ! — gredins ! —
Que de froids châtements et que de chocs soudains !
« Dimanche en retenue et cinq cents vers d'Horace ! »
Je regardais le monstre aux ongles noirs de crasse,
Et je balbutiais : « Monsieur... — Pas de raisons !
Vingt fois l'ode à Plancus et l'épître aux Pisons ! »
Or j'avais justement, ce jour-là, — douce idée,
Qui me faisait rêver d'Armide et d'Haydée, —
Un rendez-vous avec la fille du portier.
Grand Dieu ! perdre un tel jour ! le perdre tout entier !
Je devais, en parlant d'amour, extase pure !
En l'enivrant avec le ciel et la nature,
La mener, si le temps n'était pas trop mauvais,
Manger de la galette aux buttes Saint-Gervais !
Rêve heureux ! je voyais, dans ma colère bleue,
Tout cet Eden, congé, les lilas, la banlieue,
Et j'entendais, parmi le thym et le muguet,*

Les vagues violons de la mère Saguet !

(...)

Même *La légende des siècles* finit par se laisser envahir par l'élément satirique, s'écartant en cela de l'impersonnalité épique. Toujours polémique, la satire lui permet de mettre l'histoire au service de ces haines politiques et religieuses que l'on retrouve dans *Les Châtiments*. Relisons un extrait de *La Rose de l'Infante* :

Extrait : La Rose de l'Infante, in La légende des siècles

(...)

*Philippe deux était une chose terrible.
Iblis dans le Koran et Caïn dans la Bible
Sont à peine aussi noirs qu'en son Escorial
Ce royal spectre, fils du spectre impérial.
Philippe Deux était le Mal tenant le glaive.
Il occupait le haut du monde comme un rêve.
Il vivait : nul n'osait le regarder ; l'effroi
Faisait une lumière étrange autour du roi ;
On tremblait rien qu'à voir passer ses majordomes ;
Tant il se confondait, aux yeux troubles des hommes,
Avec l'abîme, avec les astres du ciel bleu !*

(...)

*Son immobilité commande ; sa prunelle
Luit comme un soupirail de caverne ; son doigt
Semble, ébauchant un geste obscur que nul ne voit,
Donner un ordre à l'ombre et vaguement l'écrire.
Chose inouïe ! il vient de grincer un sourire.
Un sourire insondable, impénétrable, amer.*

(...)

*Ô rictus du vampire assouvissant sa faim !
Cette pâle Angleterre, il la tient donc enfin !
Qui pourrait la sauver ? Le feu va prendre aux poudres.
Philippe dans sa droite a la gerbe des foudres ;
Qui pourrait délier ce faisceau dans son poing ?
N'est-il pas le seigneur qu'on ne contredit point ?
N'est-il pas l'héritier de César ? le Philippe
Dont l'ombre immense va du Gange au Pausilippe ?
Tout n'est-il pas fini quand il a dit : Je veux !*

(...)

N°3 : Baudelaire satirique

Dans *Le Spleen de Paris*, Baudelaire mélange volontiers les registres. Si le registre lyrique y est majoritaire, on y rencontre aussi le registre satirique. Baudelaire s'y est lancé dans la satire sociale et celle des perversités de l'être humain. Celle-ci se caractérise par l'alliance du sublime au grotesque, avec un brusque changement de ton entre les deux, comme par exemple, dans *Le Chien et le flacon*.

Extrait : Le chien et le flacon, in Le Spleen de Paris

« — Mon beau chien, mon bon chien, mon cher toutou, approchez et venez respirer un excellent parfum acheté chez le meilleur parfumeur de la ville. » Et le chien, en frétilant de la queue, ce qui est, je crois, chez ces pauvres êtres, le signe correspondant du rire et du sourire, s'approche et pose curieusement son nez humide sur le flacon débouché ; puis, reculant soudainement avec effroi, il aboie contre moi, en manière de reproche.

« — Ah ! misérable chien, si je vous avais offert un paquet d'excréments, vous l'auriez flairé avec délices et peut-être dévoré. Ainsi, vous-même, indigne compagnon de ma triste vie, vous ressemblez au public, à qui il ne faut jamais présenter des parfums délicats qui l'exaspèrent, mais des ordures soigneusement choisies. »

La poésie satirique de Baudelaire se caractérise aussi par l'emploi de la caricature. Les titres mêmes de ses poèmes pourraient servir de légendes à des caricatures. Plusieurs de ses poèmes rappellent les dessins de célèbres caricaturistes, comme Daumier ou Gavarni. Il en est ainsi du portrait du vieil homme dans *Le vieux saltimbanque* dont nous avons donné un extrait pour le lyrisme. D'autre part, la poésie satirique de Baudelaire recourt à l'ironie, comme dans *Le joujou du pauvre*, ou bien à l'humour, et plus particulièrement l'humour noir, comme dans *Le Mauvais vitrier* ou *Mademoiselle Bistouri*. Enfin, l'humour peut frôler l'absurde comme dans *Le Galant tireur*.

Extrait : Le Galant tireur, in Le Spleen de Paris

Comme la voiture traversait le bois, il la fit arrêter dans le voisinage d'un tir, disant qu'il lui serait agréable de tirer quelques balles pour tuer le Temps. Tuer ce monstre-là, n'est-ce pas l'occupation la plus ordinaire et la plus légitime de chacun ? — Et il offrit galamment la main à sa chère, délicieuse et exécrationnelle femme, à cette mystérieuse femme à laquelle il doit tant de plaisirs, tant de douleurs, et peut-être aussi une grande partie de son génie.

Plusieurs balles frappèrent loin du but proposé l'une d'elles s'enfonça même dans le plafond ; et comme la charmante créature riait follement, se moquant de la maladresse de son époux, celui-ci se tourna brusquement vers elle, et lui dit : « Observez cette poupée, là-bas, à droite, qui porte le nez en l'air et qui a la mine si hautaine. Eh bien ! cher ange, je me figure que c'est vous. » Et il ferma les yeux et il lâcha la détente. La poupée fut nettement décapitée.

Alors s'inclinant vers sa chère, sa délicieuse, son exécrationnelle femme, son inévitable et impitoyable Muse, et lui baisant respectueusement la main, il ajouta : « Ah ! mon cher ange, combien je vous remercie de mon adresse ! »

N°4 : Verlaine satirique

Dans *Romances sans paroles*, Verlaine ne livre pas seulement une poésie teintée de lyrisme romantique, mais il cède aussi à la poésie satirique et nous donne une satire de la bourgeoisie du Second Empire, mais avec un registre, certes véhément, mais plus amusant que celui de Baudelaire. Par exemple, dans *Monsieur Prudhomme*, son premier poème écrit à l'âge de 19 ans, alors qu'il était expéditionnaire à l'Hôtel de Paris, il caricature le bourgeois sous les traits d'un personnage de Molière : personnage d'apparat pompeux ; attributs

vestimentaires exagérés (faux col démesuré qui engloutit l'oreille, chaussures brillantes, etc. Il y oppose les poètes assimilés à des êtres barbus, en marge de la société aux bourgeois profondément matérialistes et plus préoccupés par leur réussite matérielle que par les arts et les lettres.

Extrait : Monsieur Prudhomme, in Romances sans paroles

*Il est grave : il est maire et père de famille.
Son faux col engloutit son oreille. Ses yeux
Dans un rêve sans fin flottent insoucieux,
Et le printemps en fleurs sur ses pantoufles brille.*

*Que lui fait l'astre d'or, que lui fait la charmille
Où l'oiseau chante à l'ombre, et que lui font les cieux,
Et les prés verts et les gazons silencieux ?
Monsieur Prudhomme songe à marier sa fille*

*Avec monsieur Machin, un jeune homme cossu.
Il est juste-milieu, botaniste et pansu.
Quant aux faiseurs de vers, ces vauriens, ces marouffles,*

*Ces fainéants barbus, mal peignés, il les a
Plus en horreur que son éternel coryza,
Et le printemps en fleurs brille sur ses pantoufles.*

Terminons par un poème retrouvé de Verlaine, *L'enterrement*, qui fait partie des *Premiers vers*, où il fait une présentation décalée de la cérémonie mortuaire. Il y vise, de façon ironique, l'inanité des mœurs bourgeoises dans les enterrements et l'hypocrisie intéressée des descendants. Pour ce faire, il fait un éloge paradoxal de l'enterrement qu'il représente comme une cérémonie gaie où le défunt est présenté comme un « heureux drille ». Il appuie le trait jusqu'au burlesque avec le portrait des croque-morts.

Extrait : L'Enterrement, in Premiers vers

Je ne sais rien de gai comme un enterrement !
Le fossoyeur qui chante et sa pioche qui brille,
La cloche, au loin, dans l'air, lançant son svelte trille,
Le prêtre, en blanc surplis, qui prie allègrement,

L'enfant de chœur avec sa voix fraîche de fille,
Et quand, au fond du trou, bien chaud, douillettement,
S'installe le cercueil, le mol éboulement
De la terre, édredon du défunt, heureux drille,

Tout cela me paraît charmant, en vérité !
Et puis, tout rondelets sous leur frac écourté,
Les croque-morts au nez rougi par les pourboires,

Et puis les beaux discours concis, mais pleins de sens,

Et puis, cœurs élargis, fronts où flotte une gloire,
Les héritiers resplendissants !

N°5 : Rimbaud satirique

Dans son entreprise de démolition, Rimbaud fait appel à tous les genres. La satire est donc aussi convoquée dans la plupart de ses poèmes. Elle a pour cible la bourgeoisie dont il exècre le caractère conformiste, le côté matérialiste et la démarche orgueilleuse du bourgeois à la limite du ridicule, surtout dans ses premières poésies (*A la musique, Place de la Gare à Charleville, Le poète de 7 ans*, etc.). D'autre part, le caractère illusoire de la foi chrétienne est une des cibles récurrentes de sa satire. Par exemple, dans *L'Eclair* que nous avons vu précédemment, il reprend les paroles de l'Écclésiaste en inversant le discours sacré pour mieux s'en moquer.

Dans *Illuminations*, bien des poèmes ont une intention satirique. Par exemple, dans *Enfance I*, il raille de façon appuyée les mots tendres utilisés à l'intérieur d'un couple, montrant ainsi la désillusion de l'enfant au moment où il découvre la réalité de l'amour. Dans *Enfance III*, il fait une parodie satirique de la célébration hugolienne de l'innocence enfantine. En effet, bien souvent Rimbaud recourt à la parodie.

Extrait : *Enfance I* et *III*, in *Illuminations*

I

Cette idole, yeux noirs et crin jaune, sans parents ni cour, plus noble que la fable, mexicaine et flamande ; son domaine, azur et verdure insolents, court sur des plages nommées, par des vagues sans vaisseaux, de noms férocelement grecs, slaves, celtiques.

À la lisière de la forêt — les fleurs de rêve tintent, éclatent, éclairent, — la fille à lèvres d'orange, les genoux croisés dans le clair déluge qui sourd des prés, nudité qu'ombrent, traversent et habillent les arcs-en-ciel, la flore, la mer.

Dames qui tournoient sur les terrasses voisines de la mer ; enfantes et géantes, superbes noires dans la mousse vert-de-gris, bijoux debout sur le sol gras des bosquets et des jardinets dégelés — jeunes mères et grandes sœurs aux regards pleins de pèlerinages, sultanes, princesses de démarche et de costume tyranniques, petites étrangères et personnes doucement malheureuses.

Quel ennui, l'heure du « cher corps » et « cher cœur ».

III

Au bois il y a un oiseau, son chant vous arrête et vous fait rougir.

Il y a une horloge qui ne sonne pas.

Il y a une fondrière avec un nid de bêtes blanches.

Il y a une cathédrale qui descend et un lac qui monte.

Il y a une petite voiture abandonnée dans le taillis, ou qui descend le sentier en courant, enrubannée.

Il y a une troupe de petits comédiens en costumes, aperçus sur la route à travers la lisière du bois.

Il y a enfin, quand l'on a faim et soif, quelqu'un qui vous chasse.